Le cannibalisme en Afrique : (suite et fin)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **2 (1880)**

Heft 6

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-131585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE (suite et fin)

Au sud de l'Ouellé et à l'ouest du lac Albert Nyanza se trouvent les Monbouttous, que Schweinfurth nous dépeint comme pratiquant le cannibalisme au plus haut degré. Leur pays est divisé en deux royaumes : celui de l'est et celui de l'ouest. Ce dernier seulement, dont le chef est Mounza, a été visité par le voyageur susnommé. Les Monbouttous ont un état social assez avancé, et les peuplades africaines plus barbares qui les entourent sont appelées par eux « Mômvous, » terme de mépris. Ils ont chez ces tribus un vaste champ de carnage, un point de ravitaillement où ils vont s'approvisionner de bétail et de chair humaine. Les cadavres des hommes morts pendant le combat sont sur le champ découpés en longues tranches, boucanés et emportés comme vivres. Les prisonniers, au contraire, chose horrible à dire, conduits par troupeaux, sont gardés pour l'avenir et on les tue les uns après les autres pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Schweinfurth a eu plusieurs fois l'occasion de constater *de visu* la vérité des assertions des nègres de sa suite; ici, c'est un bras d'homme que l'on a suspendu au-dessus du feu pour le boucaner; là ce sont des jambes qu'on est en train de faire cuire; et encore affirme-t-il qu'on se cachait de lui pour ces épouvantables préparatifs et ces festins, car le roi Mounza, sachant toute l'horreur que le cannibalisme inspirait au voyageur blanc, avait donné des ordres pour que les repas de chair humaine se fissent secrètement. Qu'aurait-ce donc été si toutes ces pratiques répugnantes s'étaient étalées au grand jour! Schweinfurth, qui a pu étudier et comparer les deux peuples Niams-Niams et Monbouttous, a trouvé que l'anthropophagie existe à un plus haut degré chez ces derniers; leur cannibalisme, dit-il, est sans pareil dans le monde entier. Les crânes nombreux qu'il a choisis dans les amas d'ossements, débris de cuisine, et dont il a fait don au musée anatomique de Berlin, garantissent l'exactitude de son assertion.

Au sud des Monbouttous, dans le bassin du Congo, se trouvent aussi des peuplades cannibales. Entre la partie septentrionale du lac Tanganyika et le Loualaba est une tribu à mœurs douces et pacifiques, celle des Manyèma. Livingstone les visita dans son dernier voyage et s'aperçut dès l'abord qu'ils faisaient usage de chair humaine, mais rarement et à la dérobée. Cameron, qui les revit plus tard fit la même observation; il recueillit les paroles d'une chanson qu'il avait entendue et que son guide lui traduisit; elle disait que la chair de l'homme est fort

bonne à manger, mais que celle de la femme est mauvaise et qu'on ne doit en user que quand l'homme fait défaut. Stanley, enfin, qui a traversé le pays de Manyèma lors de son voyage au Congo, a vu dans un de leurs villages deux rangées de crânes qui attirèrent son attention. Il y en avait cent quatre-vingt-six. Les nègres questionnés sur la provenance de ces crânes lui répondirent que c'étaient des têtes de sokos, sorte de grand singe, mais, par suite de leur contenance embarrassée, Stanley eut des doutes, et l'examen de deux de ces crânes par le professeur Huxley a prouvé que c'étaient ceux d'êtres humains.

Dans la suite de son voyage dans la région de l'équateur, et particulièrement près du confluent de l'Arououimi et du Congo, Stanley rencontra aussi des peuplades cannibales qui, loin de chercher à le vaincre en bataille rangée, l'attiraient dans des embuscades, s'emparaient des retardataires qui ne pouvaient pas suivre la marche de la caravane, et les dévoraient. Du reste, le voyageur américain affirme que leurs mœurs se rapprochent beaucoup de celles des Monbouttous. Comme ces derniers, ils ont sur les autres nègres une véritable supériorité artistique et industrielle, ils usent des mêmes armes, offrent un culte aux mêmes idoles et construisent leurs canots sur le même modèle. Il est donc probable qu'ils appartiennent à une souche commune.

Sans quitter la région équatoriale, transportons-nous sur les rivages de l'Océan Atlantique, dans les environs des établissements français du Gabon. Là se trouvent les Fans, — nom qu'ils se donnent eux-mêmes, tandis que celui de Pahouins leur est attribué par les Français. Si vous interrogez à leur sujet les autres noirs du Gabon, ils vous diront qu'il y a vingt ans environ on n'en voyait aucun dans la contrée. A cette époque, on vit poindre leurs avant-gardes dans la colonie française. Ils venaient de loin, car certains chefs assuraient qu'ils avaient vu la lune s'obscurcir onze fois pendant leur voyage. Peu à peu leurs tribus arrivèrent les unes après les autres, repoussant les noirs devant eux ou s'emparant de leur sol, de leurs maisons, de leurs récoltes. En 1867 on évaluait à soixante mille le nombre des Fans qui se trouvaient dans le voisinage du Gabon, et, plus on s'avançait dans l'intérieur, plus on rencontrait de tribus nouvelles du même peuple. Cette race conquérante et errante, qui va et vient dans la portion centrale de l'Afrique, aujourd'hui au Gabon, demain ailleurs, n'est-elle pas formée de ces anciens Jagas, dont nous avons déjà parlé dans notre premier article. et qui, comme eux, se ruaient sur certaines contrées, les dévastant et les pillant? Il y a du reste une grande similitude entre les Jagas et les Fans. Ces

derniers sont franchement cannibales, et M. de Compiègne, qui les a visités, cite des traits d'anthropophagie qui ne le cèdent en rien à ceux que les anciens voyageurs attribuaient aux Jagas. Les Pahouins mangent non seulement leurs prisonniers et les ennemis tués dans les combats, mais encore leurs propres morts, qu'ils aient succombé pendant une expédition guerrière ou par suite de maladie. On a remarqué que les corps des habitants ne sont pas mangés dans le village où ils sont morts, mais qu'on va les vendre dans d'autres bourgades à charge de revanche. Du reste, à mesure que les Fans ont des relations plus étendues avec les établissements français, les cas de cannibalisme sont moins fréquents et surtout beaucoup plus cachés.

Les Osyéba, qui habitent sur le cours supérieur de l'Ogôoué, sont certainement une des branches de la grande famille des Fans. Comme eux, ils arrivent en masse serrée de l'est. Ils s'étendent, d'après M. de Compiègne, sur une longueur de plus de cent lieues.

Si l'on compare les récits de Schweinfurth sur les Monbouttous et les Niams-Niams, et ceux de Compiègne sur les Pahouins et les Osyéba, on s'aperçoit très vite qu'il y a entre tous ces peuples des traits frappants de ressemblance. Quant au cannibalisme, il existe chez toutes ces tribus avec une égale intensité et avec des pratiques tout à fait analogues. Le mot Niams-Niams veut dire *mange-mange* ou les grands mangeurs. Chez les Fans, on retrouve la même racine *nia,* qui signifie manger. En outre, les habitudes des Niams-Niams ont une étroite affinité avec celles des Pahouins. « Les deux peuples, dit Schweinfurth, se liment les incisives en pointe; ils portent tous deux des vêtements d'écorce; tous deux emploient un extrait de bois rouge pour se teindre la peau; la dépouille du léopard est chez l'un et l'autre l'insigne du rang princier; ils prennent le même souci de leur chevelure, dont la longueur est exceptionnelle et qu'ils aiment à tresser en nattes. Les deux peuples ont le teint cuivré et se livrent aux mêmes danses et aux mêmes orgies à l'époque de la pleine lune. » Chez les Niams-Niams, Schweinfurth s'aperçut que les perles ordinaires n'ont aucune valeur, mais que les bleues jouissent seules de quelque faveur. Or, dans sa visite aux Osyéba, M. de Compiègne se vit refuser toutes les perles de couleurs brillantes, tandis qu'on ne lui demandait que ces gros grains de verre bleu, appelés là bas « perles du Sénégal. » Les couteaux ou troumbaches des Niams-Niams sont pareils à ceux des Pahouins, qui les désignent sous le nom de couteaux à sacrifice: or, ils sont d'une construction si singulière, qu'il n'est pas possible que les deux peuples qui les possèdent les aient inventés chacun de leur

côté. Enfin, les chiens des Niams-Niams, qui ont plusieurs traits caractéristiques, comme l'oreille grande et droite, le museau très pointu, le poil ras et lisse, se retrouvent chez les Pahouins.

En résumé, si nous rapprochons les descriptions de Schweinfurth sur les Niams-Niams et les Monbouttous, de celles de Compiègne sur les Fans et les Osyéba, et de Stanley sur les cannibales du Congo, nous arriverons à la conclusion que ces trois groupes de peuples, également forts, braves, adroits et intelligents, également supérieurs aux tribus nègres qui les entourent, ont entre eux une étroite parenté; qu'il se trouve fort probablement au centre de l'Afrique, un peu au nord de l'équateur, un immense foyer de peuples anthropophages, qui lance parfois des colonnes entières sur certains territoires. C'est certainement à eux que l'on doit faire remonter l'invasion du royaume de Loango par les Jagas au XVIIme siècle, et du bassin de l'Ogôoué par les Fans à l'époque actuelle.

Parmi les causes de ces migrations singulières, il convient peut-être de citer la densité toujours croissante de la population, la destruction du gibier et le besoin d'errer, inhérent peut-être à la race.

Si, de ces régions équatoriales nous nous transportons dans le Soudan, nous ne retrouverons pas de peuples qui soient en entier et nettement anthropophages. Nous pourrons cependant constater la présence, dans le bassin supérieur du Niger, d'une petite tribu cannibale, mentionnée par MM. Zweifel et Moustier; puis chez d'autres grandes tribus, telles que les Haoussa, la bizarre coutume des agents de la police de dévorer les corps de ceux qui sont atteints de maladies contagieuses, et celle d'égorger un certain nombre de prisonniers à la mort du souverain comme à toutes les grandes fêtes. Cette habitude est certainement là, comme au Dahomey, l'un des derniers vestiges d'une ancienne anthropophagie qui a disparu, probablement avec l'invasion des Arabes et avec l'introduction chez ces peuplades du mahométisme, aujourd'hui la religion dominante du Soudan.

Dans l'Afrique australe, on trouvait encore il y a cinquante ans chez certains peuples, tels que les Bassoutos, des traces de cannibalisme qui ont disparu depuis l'arrivée des missionnaires.

LA QUESTION DES SOURCES DU DHIOLI-BA (Niger) [1]

Déterminer la vraie source d'un grand fleuve qui naît dans une région

[1] Communication faite à la Société de Géographie de Paris, dans sa séance du